

Hyperréalisme: quand l'immobilité de la sculpture se transforme en art vivant



Une silhouette de Daniel Firman. Courtesy Ceysson & Bénétière et Daniel Firman. Photo Aurélien Mole © ADAGP, Paris, 2023.

CRITIQUE - Cette discipline ultrafigurative, longtemps jugée trop fidèle au réel pour être noble et muséale, connaît un regain d'amour. Après le Musée Maillol et la Fondation Beyeler, le Musée d'Arts de Nantes propose de nous faire réfléchir, avec «Hyper sensible», en mettant en scène le corps.

Envoyée spéciale à Nantes (Loire-Atlantique)

Et soudain, l'hyperréalisme est partout. En septembre dernier, le Musée Maillol a ouvert le feu à Paris avec «Hyperréalisme. Ceci n'est pas un corps», sorte de train fantôme en une quarantaine d'œuvres spectaculaires, de John DeAndrea à Erwin Wurm, de Maurizio Cattelan à Fabien Mérelle, plongées comme des monstres dans la pénombre du mystère. Toutes ces sculptures scrutaient le corps au plus près. Elles étaient souvent crues comme le sexe, la vanité, la vieillesse et la mort. La prestigieuse Fondation Beyeler de Bâle a renchéri en octobre en célébrant ses 25 ans, ses 100 expositions et ses 1000 événements culturels, de manière tout à fait iconoclaste. Elle a placé avec humour treize sculptures hyperréalistes de l'artiste américain Duane Hanson (1925-1996) face à une centaine de ses chefs-d'œuvre. Un laveur de vitres, un jardinier sur son tracteur de jardin, une mère dépassée avec bébé et poussette, les enfants de l'artiste, très années 1970, face à Kandinsky, Monet, Giacometti, Max Ernst et le DouanierRousseau? Une métaphore directe du public et une mise en abyme très réussie de son jeune conservateur, Raphaël Bouvier. L'anniversaire fut joyeux.



Amber Reclining, de John DeAndrea face au Josh, de Tony Matelli (au centre). Musée d'arts de Nantes, photo. C. Clos

Ce printemps, le Musée d'arts de Nantes propose «Hyper sensible», un autre regard sur ces sujets plus complexes et plus métaphysiques qu'on ne le croit. Un renversement des valeurs qui s'exprime par une analyse ouvertement intellectuelle, une certaine délicatesse, une approche pour ainsi dire pudique de sujets souvent dénudés et un parcours tout en nuances dans son patio blanc. Là où l'hyperréalisme faisait frémir d'horreur les adeptes du minimalisme, voici 30 œuvres de 11 artistes internationaux qui veulent vous faire réfléchir. *«De la réalité, elles empruntent tout, sans apparente sélection: la couleur, la matière, les attributs, l'échelle. Cette description n'explique en rien, pourtant; le trouble dans lequel l'exposition nous plonge. Celui-ci semble provenir de la combinaison de deux mouvements contradictoires: la présence par l'illusionnisme parfait et anthropomorphique des sculptures et l'absence, par le caractère évidemment inerte, mort, des figures»*, souligne Sophie Lévy, directrice du Musée d'arts de Nantes et commissaire générale de l'exposition.

Nantes a été le premier musée français à acheter l'œuvre de Duane Hanson (1925-1996), le pionnier américain de l'hyperréalisme dont les personnages portent sur leurs épaules la critique politique et sociale induite du «rêve américain». Sa Flea Market Lady date de 1990 mais elle surprend toujours aujourd'hui par son acuité sociologique et son humanité. Le fait que ce soit le seul Duane Hanson des collections publiques françaises témoigne de la piètre considération dans laquelle on tenait alors ce courant trop humain pour être noble, trop figuratif à l'heure du règne minimaliste ou conceptuel. À Nantes, c'est grâce à l'Estate Duane Hanson et la puissante galerie Gagosian que sont exposés sa Cheerleader, pom-pom girl adolescente et trop maquillée de 1988, et Children Playing Game, ses enfants jouant pour toujours sur un tapis sans grâce.

Puissance narrative

Révolution? Sophie Lévy a choisi de citer le philosophe berlinois Walter Benjamin en prologue: «*Sentir l'aura d'une chose, c'est lui conférer le pouvoir de lever les yeux*» (Sur quelques thèmes baudelairiens, 1982). De fait, c'est avec tact et circonspection qu'«Hyper sensible» met en scène ce «langage non verbal» qu'est le corps. Les pissenlits et autres Herbes folles de l'artiste américain Tony Matelli, trompe-l'œil si chers aux collectionneurs, parsèment le chemin comme pour rappeler que «le vrai vient du faux», comme en poésie. C'est donc avec un certain recul et souvent en silence que le public découvre les silhouettes en mouvement stoppé net de l'artiste lyonnais Daniel Firman, les pèlerins cachés sous des couvertures de la Flamande Berlinde De Bruyckere, les êtres nus, comme Adam et Ève chassés du paradis, de John DeAndrea (né en 1941 à Denver), les angoissants Bébés de silicone de l'Australien Sam Jinks ou la femme À genoux du Serbe Marc Sijan, sorte de déesse égyptienne contemporaine.

On avait pressenti ce nouveau regard sur l'hyperréalisme à la dernière Biennale de Lyon, qui a consacré un espace immense aux installations figées dans le gris de la pierre par l'artiste belge Hans Op de Beeck, rêveur né à Turnhout en 1969. Caravanes, fleurs, jouets, lac, poussette, vélos, lampions... Tous ces artefacts copiés sur le réel campaient un décor de film mélancolique et introspectif qui a saisi les festivaliers par sa puissance narrative. Avec «Silence & Résonance», le Musée de Flandre propose jusqu'au 3 septembre, à Cassel, dans le Nord, «*Quand l'art de Hans Op de Beeck rencontre les maîtres flamands*», soit une vingtaine de ses œuvres hyperréalistes et contemporaines, figées dans l'instant et le gris, confrontées à la palette colorée des maîtres flamands des XVIe et XVIIe siècles. Sa danseuse de music-hall désabusée et au repos, son étrange cavalier, torse nu, avec singe à l'épaule, sa vanité reconstituée en 3D avec le crâne, le verre, le citron, la grappe de raisin et le papillon, tout cela «questionne sur la finalité des choses et de l'existence», comme la peinture vénérée du Siècle d'or hollandais.

«L'idée d'épuisement»

Il faut pour ce faire changer d'optique. Commissaire indépendante et esprit original, Caroline Smulders avait fort à faire, à Drawing Now, en mars, au Carreau du Temple, pour convaincre les amateurs de belles feuilles des bonnes intentions de l'artiste du pop californien Mel Ramos (1935-2018). Insistant sur le fait que sa femme fut son modèle privilégié, cette passionnée entendait faire valoir «le regard féministe sous-entendu» de ses pin-ups explicites surgissant d'une banane épluchée, jusque-là regardées plutôt comme des gadgets sexy, adorés du marché américain et allemand (Le Peintre et son modèle, le plus cher de ses dessins, était à 70.000 euros, chez Patrice Trigano). En 2016, le MacLyon avait exposé «Mel Ramos: beautés familiales», suite à une donation d'Ernst Hilger, ami et collectionneur de l'artiste. Alors directeur du MacLyon, Thierry Raspail soulignait déjà «l'idée première d'épuisement d'un sujet, ici la pin-up, présente dans toutes les peintures de Mel Ramos, qui évoque cette époque où la publicité s'invite dans notre quotidien. Cette idée d'épuisement rappelle de toute évidence les portraits sérigraphiés d'Andy Warhol, artiste phare du pop art américain dont le travail réside dans la répétition d'un même sujet représenté».

LE FIGARO



Pissenlits et Aautres Herbes folles, de Tony Matelli. Musée d'arts de Nantes, photo. C. Clos

Il reste une frontière délicate entre sculpture et hyperréalisme, genre qui garde une certaine décote d'un art mineur. Beaucoup des puristes, dont son galeriste Daniel Templon, s'étaient offusqués que le sculpteur américain George Segal (1924-2000), érudit proche d'Allan Kaprow, qui inventa des personnages mélancoliques plongés dans le plâtre et l'anonymat du monochrome, soit classé par les hyperréalistes au Musée Maillol. De la même façon, le sculpteur australien Ron Mueck, né en 1950 à Melbourne, connu pour ses œuvres à l'échelle XXL, avait pris le contrepied de ses habitudes et de ses confrères en proposant une toute petite sculpture: *Untitled (Man in a Sheet)*, 1997, figurant un homme sans corps replié dans un drap, bizarrerie sortie de la collection Olbricht, en Allemagne. Sollicité pour participer à «Hyper sensible», cet artiste réputé taciturne a décliné l'invitation. Il était pourtant en clôture de l'exposition magistrale de Laurence Bertrand Dorléac sur la nature morte, «Les Choses», au Musée du Louvre jusqu'au 23 janvier dernier, avec son énorme poulet à cuire suspendu par les pieds. Il reviendra, seul et en gloire, à la Fondation Cartier, à Paris, du 8 juin au 5 novembre.

«Pourquoi le regard, au-delà de l'intérêt pour la prouesse technique de la réalisation, est-il aussi fortement troublé? Où se situe véritablement l'œuvre d'art? Si ce n'est par son absolue immobilité, ne serait-ce pas ici une forme d'art vivant, à l'instar du théâtre qui, nous plaçant à distance de nous-mêmes, permet de nous regarder autrement?», s'interroge Katell Jaffrès, commissaire scientifique de l'exposition nantaise. Maître de l'étrange, Tony Matelli fait planer les corps en lévitation, voire tête en bas. En 2014, son Sleepwalker quasi nu, trivial et trop réaliste, avait semé la terreur sur le campus du Wellesley College, l'un des plus chics des États-Unis, réservé à son élite féminine en puissance. Avec une pédagogie exemplaire, le Musée d'arts de Nantes laisse sur les cimaises les cours d'histoire de l'art, ses courants, ses acteurs, et la leçon de choses sur les techniques. Reste au visiteur la rencontre directe avec les œuvres.

«Hyper sensible. Un regard sur la sculpture hyperréaliste», au Musée d'arts de Nantes (44), jusqu'au 3 septembre. Catalogue Silvana Editoriale/Nantes Métropole, 28 €.